

les usages actuels de la typographie (apostrophes, ponctuation, etc.), M. B. s'est bien acquitté de sa tâche. Une seule pièce a été pour lui une pierre d'achoppement : c'est la complainte provençale reproduite p. 259-73 d'après une impression de Lyon, dont il ne reste plus qu'un exemplaire. Elle est intéressante, mais le texte en laisse bien à désirer, et elle ne saurait se passer d'un commentaire historique et même philologique. Voici quelques corrections qui me paraissent nécessaires¹ : 1 d. *puesqu'on*, lisez *puesquan*. — 67 a. *dy* me paraît de trop, et je crois qu'il faut ponctuer ainsi :

Lou rey de Navarro tanben (*aussi*),
Que nous devio far tant de ben,
Aux Huguenaux.....

10 c. *bruslar*, l. *bruslat*. — 13 b. *lon*, l. *l'on*. — 14 b. L. *L'on*. ... *d'ueil*. — 16 d. *tuat*, l. *tuar*. — 29. Il faut ponctuer :

Lous quaux cridavon : « Plan, meinado,
» Aros, en aquesto montado! »

33 d. *deffendet*, l. *dessendet*. — 40 d. *mudar*, l. *mudat*. — 43 a. L. *Aquo non es seignau*. — 43 c. *En bé*, l. *Enbé* (avec). — 46 a. *A quo*, l. *Aquo*. — 48 c. L. *Qu'es aupres*. — 52 d. Supprimez la virgule après *Faulto*. — 53 d. *pues qu'*, l. *puesqu'*. — 56 a. l. *marquav'*, de même 58 c. *raubav'*. — 59 b. *povod*, qu'il faudrait écrire *pouod*, doit être une faute; cf. 14 b. *poud*. — 68 d. *Deu*, l. *D'en*. — Il faudrait des notes pour certains noms de lieux (non pas seulement dans cette pièce, mais aussi dans d'autres), et il y aurait à déterminer l'allusion contenue dans ces deux vers :

Puis cantàran *la Biche rée*,
Et may *Dau fons de ma paucée*.

Du fond de ma pensée est probablement le début d'un psaume, mais qu'est-ce que *la Biche rée*? — Je remarque au couplet 28 l'emploi de *va* au sens de « le » (*Un que va vist*, « un qui l'a vu »). Cette particule, dont je ne vois pas l'origine², est encore employée avec le même sens dans le Var. Je ne me rappelle pas en avoir rencontré aucun exemple dans les textes du moyen âge.

Dans une autre pièce (p. 237), je lis *Dont, passant le pont || De Forgues } s'en vont || Camper à Saint Gile*. Il s'agit du Pont de Sorgue.

P. M.

192. — **Considérations sur la Marche des idées et des événements dans les temps modernes**, par M. COURNOT, ancien inspecteur général des études. Librairie Hachette et C^e, 79, boulevard Saint-Germain. 1872. 2 vol. in-8°. — Prix : 12 fr.

M. Cournot s'est déjà fait connaître par des ouvrages que le monde savant

1. Le chiffre désigne le n° du couplet, la lettre le n° du vers.

2. Je doute beaucoup de l'étymologie donnée par Honnorat, qui voit dans ce mot une contraction de *ou a*.

estime. Il n'est pas seulement mathématicien, il est encore philosophe et historien. Si, d'une part, il a exposé la *théorie des chances et des probabilités*, la *théorie des fonctions et du calcul infinitésimal*, recherché l'origine et tracé les limites de la *Correspondance entre l'algèbre et la géométrie*, de l'autre, il a publié les *Lettres d'Euler*, donné un *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, un *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*. Le nouvel ouvrage qu'il a fait récemment imprimer et dont nous nous occupons aujourd'hui réunit les divers caractères des publications précédentes. Le savant s'y révèle par l'étendue et la valeur des chapitres consacrés au tableau des sciences pendant les temps modernes; l'historien par l'étude approfondie des faits et des hommes qui les ont préparés ou accomplis; le philosophe par la recherche attentive des raisons et des causes qui ont déterminé les événements, et qui en définitive les expliquent et les font comprendre. On peut donc dire que les *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* résument toutes les études de M. Cournot et marquent jusqu'ici le point le plus élevé de ses travaux. Nous y retrouvons toutes les qualités qui le distinguent, l'attention, la persévérance et surtout cette première qualité de l'historien suivant M. Thiers, l'intelligence, avec une maturité de pensée et une franchise d'expression qui saisissent le lecteur.

L'histoire, telle qu'on l'écrit ordinairement, est surtout politique, et nous pourrions même dire avec plus de justesse, surtout militaire. Elle s'occupe des discordes intérieures des peuples et des luttes qui, en dehors de leurs frontières, les poussent les uns contre les autres. Tout y est plein du bruit et du fracas des armes; il semble que, suivant l'ancien chant du Nord, il faille que toujours « l'homme attaque l'homme et lui résiste au jeu des combats. » Ce ne sont qu'expéditions militaires, batailles, actions d'éclat, au milieu desquelles les malheurs et les revers disparaissent pour ainsi dire, couverts de tout le prestige que leur donnent l'énergie de la défense et l'héroïsme du sacrifice. Elle n'omet pas surtout les grands hommes que la guerre suscite : elle célèbre leur talent et leur génie; et si, à côté d'eux, elle place d'autres hommes qui n'ont pas porté l'épée, c'est qu'ils ont su préparer la guerre, la conduire de loin, et quelquefois même, comme Richelieu, se montrer la cuirasse au dos sous les murs d'une ville assiégée. La diplomatie même, elle ne la sépare pas de la guerre; d'Avaux n'est que le précurseur de Condé et de Turenne; Lyonne, le précurseur de Louis XIV et de Louvois.

Cette histoire politique et militaire n'est point celle qui attire M. Cournot; il le dit dès le début de son ouvrage (t. I, p. 12) : « La politique vient toujours » au premier rang et comme l'objet principal de l'histoire dans l'histoire écrite » à la manière ordinaire; mais dans cette présente esquisse, elle viendra toujours » en dernier lieu et comme accessoirement. » Que se propose donc l'auteur? En dehors des discussions tumultueuses qui troublent un pays, des brillants faits de guerre qui semblent illustrer, au-dessous des généraux et des rois qui le mènent à la gloire forcément et comme au pas de charge et en font un de ces

empires qui étonnent par leur développement soudain, leur établissement hâté et leur éclat inattendu, il cherche le peuple lui-même, il en étudie les instincts, le caractère, les mœurs, les idées; il s'applique à le connaître et à le comprendre; et c'est à lui-même, et non plus à ses chefs, qu'il demande le secret de sa force et de sa grandeur. Il se détourne de ces coups de fortune, dont l'effet brillant n'est presque toujours que passager; il s'attache à ce qui dure réellement, à ce qui demeure, c'est-à-dire à ces progrès qui sont comme les degrés du mouvement ascensionnel de l'humanité.

M. Cournot fait deux parts dans l'histoire d'un peuple; il met d'un côté ce qui revient aux hommes, soit qu'ils agissent isolément, soit qu'ils agissent par groupes: c'est le fortuit, l'accidentel; et de l'autre, ce qui revient à la nation tout entière: c'est le nécessaire et l'essentiel. « Sans la distinction, dit-il (t. I, p. 6), du nécessaire et du fortuit, de l'essentiel et de l'accidentel, on n'a même pas l'idée de la vraie nature de l'histoire. » Il ajoute (t. I, p. 12): « L'histoire politique est de toutes les parties de l'histoire celle où il entre visiblement le plus de fortuit, d'accidentel et d'imprévu; » et encore: « il ne faut pas voir dans l'histoire de l'humanité (p. 18) une sorte d'épopée où quelques peuples d'élite mènent le monde en y jouant chacun un rôle distinct; il faut y chercher des lois..... »

Voilà la pensée qui domine tout l'ouvrage. Il peut se rencontrer un homme qui par son génie militaire triomphe des pays voisins du sien qu'il agrandit démesurément, et qui par la force de son gouvernement maintienne au sein de l'empire qu'il a fondé, l'ordre et le repos; c'est là le fortuit, et l'on sait trop que cette grandeur n'est le plus souvent que « météorique » (t. I, p. 390); il peut se faire qu'à la faveur de circonstances heureusement produites, un parti en renverse un autre, et à un gouvernement monarchique, par exemple, substitue un gouvernement républicain, c'est là l'accidentel. Mais que par l'action lente et continue des siècles, que par l'accord constant des mêmes volontés, par l'attachement persistant aux mêmes principes, une nation, comme l'Angleterre, malgré la résistance de ses rois et leurs triomphes répétés, en dépit du succès de quelque révolution prématurée, s'étende peu à peu jusqu'à ses frontières naturelles, conquière par les armes une sécurité presque absolue, établisse un gouvernement qui convienne à ses mœurs et à ses penchants, et sur le fondement de la liberté, mette tout chez elle en accord avec ses idées, administration, politique et religion. Voilà le nécessaire et l'essentiel.

Ce n'est pas que l'auteur méconnaisse (t. II, p. 240) que, « quand le cours régulier des événements a réuni toutes les circonstances requises pour la maturité d'une grande crise, il semble que le destin se plaise à s'aider encore de quelque cause accidentelle, » et il reproduit alors la devise de son ouvrage: *Fata viam inveniunt*. Mais il n'accepte pas de prime-saut ces hommes qui si souvent pour leur propre malheur et pour celui des autres se croient providentiels et veulent tout soumettre à leur volonté ou mieux à leur inspiration qui fait loi. Le véritable ouvrier dans l'œuvre de l'humanité, c'est l'humanité elle-même. Un roi,

quel que soit son génie, n'est qu'un accident; il n'est vraiment puissant et d'une puissance efficace et durable que si, cessant d'être lui-même, il s'identifie avec son peuple, comprend ses idées, ses besoins, et s'applique à les satisfaire. Henri IV, dont la mémoire est justement vénérée, tant sont grands les services qu'il a rendus à la France, n'était pas nécessaire. En effet si, quand on pose cette question (t. I, p. 239): « La France était-elle perdue sans un roi tel que » Henri IV, il fallait répondre que oui, ce serait à désespérer de la philosophie » de l'histoire, tant il serait clair que les destinées du monde tiennent à un fil. » La France devait se sauver elle-même, et se serait sauvée tôt ou tard, c'est l'essentiel. « Où étaient en effet les puissances qui pouvaient se partager la » France, comme plus tard on s'est partagé la Pologne? » Continuons (t. I, p. 409): « Qu'au xvii^e siècle, dans cette suite de ministres, d'hommes d'État » qui ont travaillé les uns après les autres à la grandeur de la France, et qui se » distinguent, ou par la probité courageuse, ou par la souplesse du talent, ou » par l'étendue des vues, il se soit trouvé un génie politique de premier ordre, » Richelieu, c'est là la part de l'accident; mais ce n'est point par accident que » tant d'hommes distingués se rencontrent et viennent heureusement à un mo- » ment donné se dévouer au service d'un grand pays..... »

C'est donc dans ce pays même qu'il faut chercher les causes de l'élévation de ces ministres, généraux ou diplomates, et des succès durables dont ils ont été les exécuteurs, mais non les promoteurs; et c'est ce que fait M. Cournot. Le véritable travail de l'histoire, suivant lui, consiste « dans la recherche et la discus- » sion des causes dont l'enchaînement compose la trame historique » (t. I, p. 10); aussi ne nous donne-t-il pas « l'histoire de la civilisation moderne, mais » la philosophie de l'histoire pendant les temps modernes. »

Qu'on nous permette de bien mettre en lumière le dessein de l'auteur, en insistant sur deux faits considérables, l'établissement du protestantisme en Europe et la découverte du nouveau monde.

L'attaque de Luther contre Rome n'est qu'un événement fortuit, accidentel; mais telle n'est pas l'extension de sa doctrine en Allemagne, en Danemark, en Suède, dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Angleterre et la France. « Il faut bien » avouer (t. I, p. 202) qu'il y avait une sincère et foncière convenance, une » harmonie interne et organique, entre le tempérament de la race teutonique et » la nouvelle religion. C'est à elle que cette race doit ses qualités éminentes les » plus nettes, les plus accentuées, les plus capables d'influences, tout ce qui » constitue sa perfection relative. Ceux mêmes qui n'accorderaient pas volontiers » que le protestantisme convenait aux nations teutoniques, seraient probable- » ment d'avis qu'il ne pouvait convenir à des Espagnols, ni à des Italiens. » Et ne voit-on pas qu'il s'est modifié dans les différents pays où il a pénétré; il était de provenance étrangère, il s'est comme naturalisé; il est devenu l'anglicanisme à Londres, le calvinisme à Genève, et en France, il est soumis à l'esprit français, « il en a pris les mérites essentiels et les défauts natifs. »

Après la découverte du nouveau monde par Colomb, les Espagnols d'abord,

puis les autres peuples s'y rendirent, emportés par l'exaltation politique, la foi religieuse, ou dirigés par les ordres des rois. Ce sont là des circonstances fortuites « qui ont grandement influé sans doute tant sur les destinées propres de » l'Amérique que sur les phases de la vie politique des diverses nations européennes prises individuellement; mais on peut dire que le hasard se trouve » éliminé quand il s'agit des grandes conséquences économiques de la découverte » pour l'Europe occidentale dans son ensemble. »

Dès que l'on considère les peuples en eux-mêmes, et surtout dès qu'on les considère de loin à travers les siècles écoulés, comme le hasard s'efface de leurs destinées! Comme on les voit soumis à des lois certaines, auxquelles on peut appliquer cette fois le nom de providentielles, car elles émanent de Dieu. Tout s'y tient, tout s'y enchaîne. Dieu en effet n'a point créé l'humanité sans lui donner des lois qui pour être moins faciles à saisir que celles du monde physique, n'en sont pas moins réelles et sûres. Mais à cette humanité, responsable d'elle-même, il a fait un don précieux, bien que dangereux, le libre arbitre; il lui laisse la faculté de se tromper au point qu'on peut souvent croire qu'elle va se perdre. Mais au milieu de ses agitations, et comme à son insu, il la mène; et, rendue à la vraie route, tôt ou tard elle atteint le but. Aussi est-il possible de saisir dans le passé les lois de sa marche: mais les prévoir? et pourquoi pas cependant? Qui ne connaît la prédiction de Jean Casimir dans la diète polonaise de 1661? M. Cournot la cite (t. I, p. 387): « Dieu veuille que je sois un faux prophète; » mais si vous ne vous hâtez pas de remédier aux malheurs que vos prétendus » électeurs libres attirent sur le pays, si vous ne renoncez pas à vos privilèges » personnels, ce noble royaume deviendra la proie des nations..... »

On comprend du reste à notre langage que le livre dont nous parlons, nous a plu. Nous avons pourtant bien quelques critiques à faire. L'auteur rejette (t. I, p. 122) la date de 1453 pour le commencement des temps modernes; il la trouve peu justifiée par la chute de l'empire de Constantinople et l'expulsion des Anglais; cependant elle marque non-seulement pour la France, mais encore pour l'Europe le moment où les États enfin constitués et délivrés de leurs troubles intérieurs et de ces luttes qui au dehors compromettaient leur existence, se livrent à des relations communes et fréquentes. Sans doute la date de 1492, adoptée par M. Cournot, marque avec la découverte du nouveau monde le commencement d'une nouvelle ère économique, mais qui ne comprend que le voyage de Colomb aurait été inutile si l'Europe n'eût été prête à en profiter? L'Amérique n'avait-elle pas été déjà atteinte? N'était-on pas déjà arrivé jusqu'à la terre appelée depuis Virginie? Qui s'en était soucié parmi les Européens? Qui l'avait su?

Allons plus loin. Nous ne dirons pas avec l'auteur que le jansénisme n'est qu'une sorte de protestantisme. On peut ne pas approuver les jansénistes; ils ont eu tort en doctrine contre leurs adversaires; mais en morale, combien ils sont irréprochables et dignes. Ils pratiquent la vertu difficile; ils ne rejettent pas le fardeau de la responsabilité, au contraire; et ce libre arbitre, qu'ils mettent en échec dans leurs ouvrages, ils le proclament par leurs actions. Ils sont par la

sevérité de leurs mœurs l'honneur de leur siècle, et ils en font l'éclat par leurs livres qui sont bien plutôt l'image de leur vie que de leur doctrine.

Nous pourrions peut-être aussi reprocher à l'auteur de montrer trop le savant et dès le premier chapitre et surtout dans le second volume. Il n'arrive à l'histoire qu'à travers la science. Nous en donnons comme preuve à la page 224 du premier volume la définition de l'équilibre. Du reste le nom même qu'il donne à la philosophie de l'histoire, l'*Etiologie*, n'est-il pas scientifique? Toutefois il y a tant à prendre dans les chapitres où se déroule d'un cours si limpide l'histoire des sciences modernes que nous ne saurions faire un reproche à l'auteur de l'instruction et du plaisir qu'il nous a donnés.

D'ailleurs nous avons hâte de féliciter M. Cournot d'avoir si bien jugé une puissance qui depuis dix ans a tant agi sur l'Europe. Il avait écrit son livre avant la guerre de 1870, et il l'a retrouvé à Paris, après les douleurs du premier siège et les misères du second. Il l'a relu avec une émotion que nous comprenons, et il n'a rien eu à y changer. Avec quelle patriotique divination, il avait dit (t. II, p. 109) : « La Prusse, de laquelle semble dépendre aujourd'hui la politique européenne, a toujours conservé le caractère de puissance parvenue qui éprouve le besoin de grandir pour se maintenir, qui veut à tout prix corriger les difformités d'une première ébauche due à ce qu'il a de bizarre dans ses origines..... On voit mieux que jamais combien le prince Eugène avait raison de vouloir que l'on pendit le ministre qui avait donné au chef de l'empire le conseil d'acquiescer à la fantaisie d'un trop puissant vassal qui voulait être roi. » Et autre part (t. I, p. 85 et 86) : « Nuls peuples n'ont été plus vivement saisis de l'idée du droit et ne l'ont plus énergiquement exprimé dans leurs institutions que les peuples de souche germanique....; mais de ce qu'on se montre très-jaloux de son droit, il ne s'ensuit pas toujours que l'on soit très-porté à respecter le droit des autres; et le droit est foncièrement autre chose que la morale. »

Henry CHOTARD.